

Comme Une Odeur d'Ammoniac (Nouvelles)

Laura KITA KEJUO

Extraits officiels

COMME UNE ODEUR D'AMMONIAC

[...]

10h13

Aurore atteignit à grands pas la place Esquirol. Les bancs de l'arrêt de bus étaient occupés, elle décida donc de se placer à quelques mètres, à l'angle de la rue Saint-Rome, afin de facilement voir Aziz descendre du bus. Son regard se posa sur *l'Hermès*, de l'autre côté de la rue et sur le *Père Léon*, derrière elle. Peut-être pourraient-ils prendre un café avant d'attaquer cette journée ? « Non », se convainquit-elle, « d'abord le CROUS, ensuite le café et tout ce qu'on voudra d'autre. Une chose à la fois... »

Une détonation assourdissante se fit entendre. Aurore surprit, l'espace d'une seconde, le regard affolé des passants autour d'elle et se demandait ce que c'était, lorsque les vitres de l'arrêt de bus volèrent en éclat.

10h15

Aziz pesta contre le chauffeur. Pourquoi celui-ci roulait-il aussi lentement ? A croire que l'on n'avait que cela à faire... Il se maudissait pour son retard et essayait de trouver une sacrée bonne excuse pour amadouer Aurore.

Place du Parlement. Une déflagration. Dans le bus, tout le monde paniqua : une voiture piégée ? Un attentat, comme à Manhattan, dix jours auparavant ? Une explosion de gaz ?

Aziz demanda avec empressement au chauffeur de le laisser descendre du bus, celui-ci s'exécuta sans se faire prier. Quelques passagers, d'ailleurs, l'imitèrent.

Il n'aima pas du tout ce qu'il vit rue du Languedoc. Les vitrines des magasins et fenêtres des appartements avaient été soufflées. Des personnes se précipitaient en pleine rue, blessées, sans trop savoir où se diriger.

« -Mais qu'est-ce qui se passe ici ? » murmura Aziz, tout en composant le numéro d'Aurore, instinctivement.

[...]

LE TEMPS EST MAÎTRE

[...]

Diénéba avait renversé sa chaise sous l'effroi, et se tenait désormais immobile, incapable de faire le moindre geste. Il lui sembla qu'un long moment s'était écoulé jusqu'à ce qu'elle entende le bruit des ambulances du

SAMU et des sapeurs-pompiers. Le serveur du café s'approcha d'elle, tenant une serviette au front. Diénéba se rendit compte qu'il était blessé dû aux innombrables débris de verre et commença à réaliser l'ampleur des dégâts.

« -Mademoiselle... Vous allez bien ? »

Elle ne l'entendait déjà plus. Des étudiants hurlaient : « C'est un attentat terroriste! », « C'était une bombe dans le métro! », « Un avion a dû s'écraser sur un bâtiment de la Fac... »

Un jeune homme, se trouvant à proximité de Diénéba, communiqua à la jeune fille qui l'accompagnait :

« -Je viens d'avoir ma mère sur le portable. C'est l'usine AZF qui a sauté. Des produits chimiques qui ne devaient pas se rencontrer, paraît-il. A la télé, on ne parle que de ça. »

Des équipes de secours couraient vers l'entrée de la Fac.

« -Par ici, les gars! On va avoir besoin de renfort... Il y a des blessés... »

Diénéba fit quelques pas. De l'autre côté de l'allée, face à l'entrée principale, se trouvait l'Arche. Ou du moins, ce qui avait ressemblé à l'Arche quelques minutes auparavant.

De la gorge de Diénéba provint une espèce de plainte démesurée, aigüe, insoutenable, qu'elle ne parvint pas à maîtriser.

[...]

LORSQUE S'ÉCROULE MON MONDE

[...]

Cinq minutes plus tard, il se gara à nouveau devant son immeuble, rue de la Touraine. Il grimpa les marches à la vitesse de l'éclair, ouvrit la porte d'entrée à la volée. Et se trouva nez à nez avec Pauline.

« -Mourad... Tu sais que tu exagères... »

-J'ai oublié mon portable, mon coeur », fit ce dernier, tentant de reprendre son souffle.

« -Je m'en suis rendue compte. Au chevet du lit. Je savais bien que tu ne tiendrais pas une journée sans cet engin. » Elle lui tendit son téléphone, que Mourad prit avec délicatesse. « Allez, file, grand étourdi. Avant qu'AZF ne t'expulse pour retards abusifs. »

-Je t'aime », fit retentir Mourad, s'éloignant dans la cage d'escalier.

Et hop! Rebelote. Dans la voiture, un rapide coup de fil à Aziz. Un message lui indiqua que son frère était en double appel. Tant pis. Il réessaierait plus tard. Ce petit contre-temps lié au portable oublié l'avait réveillé ; toutefois, il décida d'allumer la radio. Un peu de musique ne pouvait lui faire que le plus grand bien.

La Route d'Espagne était un peu embouteillée, et il se demanda pourquoi. « Pourvu que ce ne soit pas à cause d'un accident », se dit-il. « Il ne me manquerait plus que ça... »

Mourad augmenta un peu le volume de la radio.

Arriver tard à l'usine sous-entendait en partir plus tard, pour compenser. Il devait travailler au laboratoire ce matin-là ; quant à cet après-midi, réunion de deux heures, visite d'un laboratoire externe et d'un chantier avec quelques collègues. Un vendredi chargé. Il aurait du mal à se libérer tôt pour le dîner chez ses parents. Il penserait à appeler Pauline, puis ses parents, pour annoncer un petit retard...

Un éclair éblouissant sur le paysage de gauche, lui sembla-t-il. Et avant qu'il ne comprenne ce qu'il se passait, il lui parut que sa voiture quittait le sol.

[...]

DOMMAGES ET DÉBRIS

[...]

René se rassit devant son ordinateur. Il se munit d'une feuille de papier, gribouilla au crayon les grandes lignes du projet qu'il comptait présenter la semaine suivante.

Il profiterait du week-end pour avancer un peu dans la présentation PowerPoint. Il n'avait rien prévu, de toute façon, si ce n'est travailler, lire et voir des films chez lui, dans son appartement donnant vue sur le Cours Dillon. Il n'était point d'humeur à faire la fête ou à profiter d'autres ambiances chaleureuses de cette fin d'été toulousain. Il ne souhaitait pas non plus parcourir les quatre-vingt kilomètres qui le séparaient du domicile de ses parents. Pas ce week-end.

Jean-Christophe entra à nouveau en coup de vent dans son bureau, sans frapper et sans d'autre cérémonie, comme de coutume. René soupira, désabusé.

« -Bien sûr que tu peux entrer, Tophe! Fais comme chez toi, voyons...

-Evidemment. C'est un peu comme une grande colocation, ici... Tiens, le compte-rendu de la réunion du département commercial, soigneusement tapé par Suzanne. Tu peux y jeter un rapide coup d'oeil ? Tu sais comment ça se passe, tu signes pour ordre de Gérard, et tu donnes feu vert pour poster le rapport sur Intranet...

-Puis-je savoir ce que me vaut cet honneur... ?

-Peut-être parce que tu nous es si dévoué et que personne ne semble disposé à se plier à cette honorable tâche... En fait, Patron Gérard est en ce moment-même coincé pour au moins deux heures de réunion au service financier » expliqua Jean-Christophe, souriant jusqu'aux oreilles.

[...]

Tout était noir aux alentours. René mit un temps à émerger, il avait probablement perdu conscience.

Quelque chose lui oppressait le visage et le corps, qu'il ne parvenait pas à bouger. Celui-ci était prisonnier d'une masse, qu'il ne pouvait distinguer dans cette obscurité.

Il dégagea une main, péniblement. Il ne savait ce qu'il s'était passé. Il était en train de discuter avec Jean-Christophe, lorsque, tout d'un coup, quelque chose avait comme envahi l'immeuble. Et maintenant, ils étaient probablement enfouis sous quelque chose. Mais quoi donc ? Des décombres ?

[...]

©La Plume des Orangers, 2009

Pour commander le recueil, rendez-vous sur TheBookEdition